

Hero, A.O. et Balthazar, Louis. *Contemporary Québec and the United States, 1960-1985*, Center for International Affairs (Harvard Univ.) et University Press of America, 1988, 532 p.

Claude Morin

Volume 20, Number 1, 1989

L'Arctique : ses dimensions économiques, politiques, stratégiques et juridiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702484ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702484ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morin, C. (1989). Review of [Hero, A.O. et Balthazar, Louis. *Contemporary Québec and the United States, 1960-1985*, Center for International Affairs (Harvard Univ.) et University Press of America, 1988, 532 p.] *Études internationales*, 20(1), 236–238. <https://doi.org/10.7202/702484ar>

alléchants que consentent les fournisseurs et jusqu'où peut aller la compétition entre vendeurs de tout acabit et financiers des pays riches, dans leurs tentatives d'élargir leur zone d'influence réciproque. J'ai bien peur qu'en nous exposant avec force détails les petits dessous de la coopération nucléaire, Ron Finch ne soit venu en présence des paramètres actuels de la compétition internationale. Nul doute qu'avec davantage d'expérience et une connaissance plus intime de la problématique d'ensemble du transfert technologique dans les filières intensives en capital, Ron Finch s'en serait rendu compte. Sans ce nécessaire recul, on s'expose à croire, comme l'auteur, qu'en plus de polluer l'environnement et de produire d'innombrables déchets qu'une main mégalomane finit tôt ou tard par recycler en bombe atomique, la filière électro-nucléaire pervertit l'âme humaine, corrompt les institutions et donne carte blanche aux entremetteurs les moins honorables de la planète.

Dans l'imaginaire contemporain, ce qui caractérise la technologie nucléaire, c'est sa capacité de symboliser avec perfection tout ce qui, dans notre monde, va mal et fait mal. Avec cet épouvantail des temps modernes, la conscience écologique pétrie de morale s'est trouvée un bouc émissaire commode mais une cause inutile. Car si l'on remplaçait les centrales atomiques par des usines au charbon et au mazout, et si 3 milliards de nos semblables, principalement dans le tiers monde, devaient s'en remettre au charbon de bois pour faire cuire leur pitance, je ne suis pas sûr que la qualité générale de l'atmosphère, la couche d'ozone ou le couvert végétal de notre bonne vieille terre s'en porteraient mieux. Les causes de la dégradation de l'écosystème sont complexes mais certains préfèrent simplifier les choses.

D'ailleurs l'intention de Finch ne va pas si loin; elle consiste à discréditer une

filiale tenue « symboliquement » pour responsable des maux de la terre, et sa méthode volontairement restrictive vient entretenir, à tout le moins au niveau de la petite histoire, les soupçons que tout un chacun nourrit sur une technologie encore « magique » et aux perspectives futures pour le moins incertaines.

Michel DUQUETTE

Chercheur à l'Université de Montréal et chercheur-associé au C.R.E.D.I.T. de l'UQAM

HERO, A.O. et BALTHAZAR, Louis.
Contemporary Québec and the United States, 1960-1985, Center for International Affairs (Harvard Univ.) et University Press of America, 1988, 532p.

Le livre de Hero/Balthazar présente une étude complète, détaillée et fort bien documentée des rapports récents et multiples entre le Québec et les États-Unis. C'est le travail le plus élaboré que j'aie lu sur le sujet.

Même s'il a été conçu surtout à l'intention des lecteurs américains et canadiens anglophones, les francophones y trouveront intérêt et information. À cet égard, le chapitre sur les perceptions américaines du Québec est fort utile. S'y trouve confirmée, preuves à l'appui, une constatation bien concrète à laquelle mes collègues et moi en étions venus après 1976 (j'étais alors ministre des Affaires intergouvernementales): si les Américains sont en général effectivement peu renseignés sur le Québec, ceux qui sont mieux au fait puisent leur information, par exemple, dans des journaux comme *The Globe and Mail* de Toronto ou *The Gazette* de Montréal, ou auprès de représentants canadiens-anglais de sociétés américaines établies au Québec ou ailleurs au Canada. Peu sont à même de nous percevoir à travers des publications ou des porte-parole francophones. On com-

prend donc aisément que les notions transmises par des personnes ou des médias aussi « objectifs » que ceux mentionnés conduisent à des perceptions dont l'exactitude n'est pas la caractéristique dominante.

C'est pourquoi il n'était pas superflu, loin de là, de consacrer toute une partie du livre (la deuxième) à la nature du nationalisme québécois, aux réactions du reste du Canada à ce nationalisme et aux relations des Québécois non-francophones avec la majorité francophone. Ces quelques chapitres, à mon avis essentiels, permettront sans doute aux Américains de moins confondre les genres. Ayant dû, à maintes occasions, prendre la parole aux États-Unis, j'utilisais souvent les premières minutes de mes allocutions à dissiper les malentendus : non, on ne devait pas comparer les Québécois francophones aux *Cajuns* louisianais ; non, le Canada n'était pas fondé, comme les États-Unis sur la recherche d'un *melting pot* culturel et linguistique où l'anglais devait finir par prédominer pour l'unité de l'ensemble ; non, les provinces canadiennes n'étaient pas assimilables aux états américains, leurs pouvoirs constitutionnels étant bien supérieurs ; non, le nationalisme québécois n'était ni éphémère, ni accidentel, ni conjoncturel. Et ainsi de suite. Parfois même, la substance de mes interventions, mon message en somme, consistait presque exclusivement à établir ces faits.

De la même façon, la compréhension réciproque entre Américains et Québécois sortira raffermie, on peut l'espérer, de la troisième partie du livre où l'on aborde cette fois les perceptions québécoises des États-Unis, tant dans le public en général que dans certaines « élites » qui, par goût, formation, intérêts économiques ou professionnels doivent se préoccuper de ce qui se passe au sud du Québec et, surtout, de ce qui en est culturellement importé. Avec

raison les auteurs en profitent pour décrire l'influence des Américains d'origine francophone ou québécoise, notamment sur les politiques de leur pays quant à la langue française et, de là, sur l'attrait que peut exercer le Québec et ses ressources culturelles auprès de cette population, et sur l'aide qu'elle peut représenter.

Dans cette troisième partie, ainsi que dans la quatrième où ils s'attachent surtout aux relations économiques Québec-É.-U., les auteurs décrivent un intéressant panorama historique de l'implantation québécoise aux États-Unis, c'est-à-dire des délégations et bureaux qu'y ont établis les gouvernements québécois successifs. Il est également question des efforts de concertation de toute nature menés par le gouvernement Lévesque avec les gouverneurs des états de l'Est. Ces parties ont aussi ceci d'utile qu'on y mesure la perception américaine, plutôt négative (sauf pour Hydro-Québec), des nombreuses sociétés publiques québécoises, comme si, d'après le crédo majoritaire en Amérique du Nord, il se trouvait quelque chose d'intrinsèquement douteux et même d'inquiétant dans les entreprises où le gouvernement exerce un rôle direct. C'est peut-être dans ces chapitres qu'on mesure le mieux (en tout cas, ce fut mon sentiment) que le Québec est peut-être bien davantage qu'une « société distincte » ; on serait tenté de parler de civilisation particulière et de valeurs différentes justifiées par des aspirations et des problèmes qui lui sont propres. Dans la mesure où elle est durable, la société québécoise plus que n'importe quel autre segment de la population canadienne, est davantage susceptible d'intriguer les Américains, pour qui elle demeure quelque peu « déviante » à cause de ses traits particuliers et de ses comportements. Elle peut, en conséquence, plus que le reste du Canada, subir les effets négatifs éventuels de l'incompréhension de son grand voisin du sud.

La dernière partie du livre traite de l'avenir, ce qui est toujours risqué, mais évite le plus grand danger de ce genre d'exercice en ne présentant pas de prédictions ou de projections trop détaillées. On y répète que le nationalisme québécois est un phénomène permanent, un *way of life* selon l'expression des auteurs. On y examine prudemment les conséquences d'une souveraineté québécoise éventuelle. Ma seule réserve concerne le jugement porté sur l'accord du Lac Meech. Vu la philosophie sous-jacente au récent jugement de la Cour suprême sur la langue d'affichage (la protection des droits individuels au détriment des droits collectifs), il y a maintenant tout lieu de croire que la notion de « société distincte » ne constituera nullement, pour l'avenir, le déblocage majeur qu'y voient les auteurs pour ce qui est de la reconnaissance, par le Canada anglais, de la spécificité québécoise. Il est vrai que ceux-ci ont terminé leur livre en 1987, au moment où, la propagande aidant, les espoirs soulevés par cet accord étaient les plus prometteurs.

On aura déduit que, malgré son titre, le livre dépasse les seules relations de gouvernement à gouvernement. C'est compréhensible car, là-dessus, il y aurait assez peu à dire, justement parce que le gouvernement américain, à la demande même d'Ottawa, a toujours pris soin de traiter le Québec à la manière de n'importe quelle autre province (p. 255).

Ce qui m'amène à formuler une petite correction à propos d'un des avancés des auteurs. Ils disent (p. 256) que, comme ministre, je me suis davantage préoccupé des affaires canadiennes que des relations internationales et, dans ce domaine, davantage de la France que des États-Unis. D'une part, on vient de le voir, il était illusoire de songer à des rapports officiels avec le gouvernement américain, ce qui stérilisait d'avance bien des initiatives qui

eussent autrement été possibles (comme avec la France, précisément). D'autre part, au moment où j'étais ministre, il fallait tout de même se préoccuper de la tenue prévue du référendum. Il faut dire aussi qu'avec la proximité et l'ouverture des institutions et des entreprises américaines, point n'était besoin, comme avec à peu près tous les autres pays, d'un personnel politique ou administratif abondant, les relations existant déjà ou s'établissant avec un minimum de procédures. Cela dit, et parce que nous savions que les Américains nous connaissaient mal, j'ai mis sur pied tout un programme de contacts avec les universités et facilité l'action de divers centres d'étude sur le Canada et le Québec, en plus d'ouvrir une délégation à Atlanta. Plus que jamais auparavant, des ministres et d'autres porte-parole québécois s'adressèrent à des auditoires américains. J'ai moi-même prononcé plus de conférences dans ce pays qu'au Canada anglais! Sauf que j'en faisais rarement état publiquement pour éviter d'être accompagné de journalistes! D'où cette impression – fausse – que je me désintéressais des relations Québec-É.-U. pour privilégier, selon nos auteurs, les « *cultural and symbolic relations with France* » – caractérisation pour le moins discutable...

Claude MORIN

*Ancien ministre des Affaires
intergouvernementales du Québec (1976-1982)
Professeur à l'ENAP*

LITTLETON, James. *Target Nation. Canada and the Western Intelligence Network*. Toronto, Lester & Orpen Dennys Limited, 1986, 240p.

Voici un livre qui attire par son titre et déçoit très rapidement par son contenu. En effet, une trentaine de pages, tout au plus (p. 89 à 100, par exemple) répondent à